

MIRACLES DE SAINTE THÈCLE



I. Préface

Long exposé de la fausseté des oracles païens (dus aux démons), par opposition aux oracles des saints. Je n'en cite que la conclusion.

Eh bien, pour me borner à quelques traits entre beaucoup, voici de quelle sorte sont les oracles des démons : trompeurs, mauvais, mensongers, pourris sous une apparence de santé, frauduleux, pénétrés d'obscurité et de déception. Et de quelle sorte donc, disons-le désormais, sont les guérisons et prescriptions oraculaires des saints ? Certaines, vraies, simples, saintes, intégralement saines, bref, vraiment dignes du Dieu qui les a accordées. Et de fait, il n'est pas même possible que les saints nous rendent des oracles autrement que par la seule grâce du Christ. Cette grâce en effet, c'est pour l'avoir obtenue d'abord qu'ils la donnent de leur côté à ceux qui les prient, tels des canaux qui, tirant leur eau d'une source très haute et très divine, y puisent les flots sacrés et les versent à leur tour aux assoiffés.

Du nombre de ces saints est aussi la très grande martyre Thècle, toujours présente, toujours allant et venant parmi nous, écoutant ceux qui la prient, partout veillant libéralement sur tous, qu'on soit en bonne santé, malade, de bon courage, découragé, naviguant, voyageant sur terre, en danger, hors de danger; individus, collectivités, familles, tribus, cités, peuples; aussi bien étrangers que citoyens, hors des frontières qu'au dedans du pays; hommes et femmes, maîtres et serviteurs, gens d'âge et adolescents, riches et pauvres; gens dans les charges, aux armées, aux tribunaux; vivant en guerre, vivant en paix. Souvent déjà elle est apparue même à des Juifs, elle a fait montre à leur égard du même pouvoir, leur accordant ses soins au lieu de les admonester, de les réprimander. Pour tout dire en bref, nul homme qu'elle ne visite, nulle faveur qu'elle ne manifeste en ses miracles. S'agit-il en revanche des pécheurs et de ceux qui l'irritent, elle met en branle contre eux sa force et sa colère. Il n'arrive jamais que ni elle perde de vue ceux qui mènent une vie pieuse, ni elle néglige ceux qui commettent des actions impies. C'est tantôt telle sorte de

rétribution qu'elle fait voir plus clairement, tantôt telle autre, mais toujours, au moyen de l'une ou de l'autre, elle signifie par l'acte même ou sa colère ou sa bienveillance. Et de fait si, quand elle vivait dans la chair et était avec nous elle ne limitait jamais ses guérisons, croira-t-on qu'elle y mette un terme alors qu'elle a passé ailleurs ? Sans doute elle est maintenant mêlée aux anges, mais elle ne s'est pas séparée de nous; loin de là, si elle jouit d'un sort meilleur, plus grande aussi est l'aide qu'elle nous procure par sa sollicitude et par ses soins.

Eh bien donc, pour ne choisir qu'un très petit nombre dans une inimité d'exemples, disons maintenant tant ceux que nous avons appris jusqu'à ce jour que ceux qui sont admis de tous, dont nous avons tous connaissance et fait l'expérience, les uns pour en avoir été nous-mêmes bénéficiaires, les autres pour l'avoir entendu de la bouche des bénéficiaires.

Je commencerai par les exploits que Thècle a accomplis contre les démons pour la défense principalement de sa propre gloire.

1. Thècle contre Sarpédon.

Ce fameux Sarpédon, nul sans doute ne l'ignore car nous avons tous appris, par les histoires et les livres, le très ancien récit fabuleux qui le concerne, et certains même sont bien renseignés sur lui par le fait qu'ils lui adressent encore leurs hommages impies, bien à tort, mais enfin continuant de suivre l'antique usage –, nul n'ignore cet homme qui vécut autrefois, un étranger venu du dehors, qui, errant à la recherche de sa sœur, traversa la mer, vint aborder au pays d'ici, et, comme il ne connaissait ni les lieux ni celui qui y régnait – Kilix était pourtant son oncle, le frère de son père – fut tué, parce qu'il avait causé quelque tort et dommage aux indigènes, et enterré au promontoire qui est ici au bord de la mer. Cet homme donc, après qu'il eut reçu nom de démon et réputation de devin oraculaire, et que, pour cette raison, il eut passé aux yeux des sots pour être un dieu – car la longue durée du temps a coutume d'enfanter souvent de telles croyances, les hommes les acceptent sans examen et, par leurs mythes, ils élèvent des mortels au rang des dieux – notre vierge le fit se contracter à nouveau dès qu'elle fut arrivée à ce pays et qu'ayant mis le pied chez nous elle eut occupé cette montagne; elle lui rabaissa son caquet et réduisit totalement au silence le très bavard chresmologue, ce miracle faisant office de pierre de touche pour savoir si elle était venue en maîtresse et en reine, de peur que ce qui était vision réelle ne parût un songe. Mais c'était bien une réalité. Car tous les miracles de la martyre sont vrais, sans mensonge, parfaits, ils sont et seront toujours tels.

2. Guérison et conversion d'Aba.

Aba était encore païenne, cependant ni elle n'abominait les Juifs ni elle ne se détournait des chrétiens, mais restait dans l'incertitude sur tous et sur tout. Or donc elle tombe de sa mule, et la jambe fut en si mauvais état – l'os, qui s'était brisé, avait violemment traversé la chair tendue sur le pied et était ressorti au dehors – que le mal paraissait désormais l'emporter sur tout remède : car il s'était aggravé avec le temps, la femme ne pouvait plus bouger, bien que tantôt les Juifs, tantôt nos enchanteurs d'ici, et avec eux aussi l'excellent Sarpédon, se jouassent d'elle. Mais ils avaient beau lui promettre la guérison, on même appliquer quelque traitement, leurs efforts n'aboutissaient pas, et, au terme, ils ne purent rien. A la fin, suivant des conseils, ou encore par inspiration propre, elle se fit conduire au temple. Et quand, avec beaucoup de larmes et de gémissements propres à fléchir notre vierge, elle eut imploré la martyre, trois jours pleins ne se passèrent pas qu'elle ne repartit marchant, en sorte qu'elle n'eut même pas besoin de guide et que, comme on dit, elle rentra chez elle «à toutes voiles». Quant à la nature du remède pour la guérison – cela aussi, vous voulez le savoir – il fut de toute façon ce qui justement ne coûte rien, n'a rien de raffiné, n'est pas une de ces ingénieuses inventions dont se targuent les Asclépiades. «Tu vois, dit la martyre, la crasse accumulée près de ma tombe; gratte-la tout autour des barrières, applique-la-toi à la partie malade du pied; la douleur cessera sur-le-champ, et tu te serviras de tes pieds pour l'usage auquel les pieds doivent servir.» Aussitôt dit, aussitôt fait, oui, et jusqu'à ce jour le miracle est proclamé, tant par la femme que par ceux qui l'ont vue marcher, courir, s'activer des pieds. Qui plus est, à la suite d'un tel prodige elle est devenue chrétienne, et une chrétienne telle qu'il est naturel qu'on le devienne après une telle expérience. Car la guérison du pied a fait naître en même temps la guérison aussi de l'âme. Et ainsi les deux guérisons ont eu pour cause un seul et même miracle.

3. Bassiané sauvée par une apparition de sainte Thècle.

Mais que se présente aussi à nos yeux une autre dame, qu'elle raconte le miracle dont elle fut l'objet et nous meuve tous à l'admiration. L'une des nobles dames de la Kiétis de par ici, Bassiané – tel était son nom – avait été reçue chez nous en otage, en vertu de certaines conventions qui d'une part nous promettaient la paix, à l'abri d'actes de brigandage, d'autre part nous donnaient une garantie formelle de cette paix en la personne de Bassiané. Elle passait presque tout son temps près de la martyre et se collait à elle, sans doute en tant que chrétienne, mais aussi parce qu'elle suppliait d'être délivrée de la contrainte qui alors la retenait. Un jour, dans la saison d'été, alors que le soleil est le plus brûlant, elle était là au temple se livrant à ses pratiques habituelles, pleurant, chantant des psaumes, priant, et tout ce que font d'ordinaire gens qui souffrent et qui prient. La nuit approchant, et la chaleur étant devenue plus intense, tout d'abord, en personne qui n'y était pas accoutumée, la voilà qui s'irrite, qui ne sait que faire, qui perd quasi le souffle, qui ruisselle de sueur. Tantôt elle se tournait et retournait sur son grabat, cherchant sans cesse à calmer la peine de son corps et à reprendre haleine. Tantôt, quand elle était trempée de sueur, elle bondissait hors de la couche et s'appuyait contre les marbres, parce qu'ils étaient plus froids et susceptibles de la rafraîchir. Enfin, comme elle était vaincue par le mal – son ventre se bombait dans l'attente d'un enfant, ce poids l'opprimait, et cette chaleur extrême dont elle n'avait pas l'habitude ne lui permettait pas de négliger son état – elle s'élança vers l'une quelconque des citernes sises près de là, qui était profonde et pleine d'eau, dans l'intention d'y plonger et d'y nager, ou même de s'y noyer; ce serait là de toute façon la fin de son mal. Mais la martyre lui apparut, se saisit de son manteau et l'arrêta dans un élan, avec force reproches pour son audacieux projet. Puis, ayant appelé une jeune fille, qui l'accompagnait comme petite servante : «Apporte-moi, dit-elle, ce bassin.» De fait, on voyait la petite tenir en ses mains un bassin. Elle l'apporta, il était plein d'eau. La très douce Thècle y mouilla le doigt et, l'ayant ainsi humecté, elle en oignit le front et les deux clavicules. Puis elle s'en fut, n'ayant laissé pour ainsi dire derrière elle à Bassiané que le doux effluve d'un zéphyr. Il arriva donc que, alors que tous étaient grillés par la chaleur torride, elle seule était comme au printemps, comme à Daphné au bois touffu que traversent mille brises. Or tout cela eut lieu en vision réelle, non en songe. Ainsi l'atteste le fils qui naquit alors de cette dame, c'est Modeste le bien connu, qui est encore en vie, et l'ornement de la ville qui tire son nom du mot «paix». C'est un homme de belle humeur, tout rempli de la grâce des muses, et qui raconte la chose avec on ne saurait dire combien d'élégance.

4. Comment un mari infidèle quitte la débauche.

Il n'est pas inélégant non plus de mentionner le miracle que voici. Et dût la martyre en rougir un peu, ce n'est pas pour elle-même qu'elle rougirait, mais plutôt pour la femme qui implora sa faveur. Il y avait une certaine dame, des plus fortunées par la richesse, et pleine de jactance aussi de ce qu'elle avait épousé un commandant d'armée, qui était très puissant – il se nommait Butianos – et qui se glorifiait de son triomphe sur les Perses. Cette dame donc, dans la pensée qu'elle était outragée dans son honneur d'épouse par son mari – car la femme est toujours égoïste et non médiocrement jalouse, terriblement habile d'ailleurs à soupçonner les mœurs d'un époux qui vagabonde avec d'autres femmes et des prostituées – se rend en grand abattement vers la martyre, pleurant, lançant des malédictions et des imprécations, non à vrai dire contre son époux – il était clair en effet que son mari lui était encore très cher – mais contre ces petites servantes devant lesquelles Butianos était si fasciné qu'il en était contraint à négliger sa femme. Que fait donc la martyre ? Elle ne se détourna pas de la supplication, elle n'eut point horreur pour le découragement importun de la femme. Prenant mal plutôt l'offense au mariage, vu qu'il était méprisé et outragé par cette impudente débauche, elle accorda sa faveur en corrigeant tout soudain les mœurs de l'homme, elle transféra convenablement vers l'épouse les désirs qu'il éprouvait vilainement pour ces femmes. Non qu'elle eût fait passer quelqu'un de ses membres à un état meilleur ou pire, c'est l'âme du mari qu'elle força à prendre en considération ce qui est droit et selon la loi divine, à haïr la débauche impie, à respecter les beautés et les justes règles du mariage.

Ceci dit bien que notre excellente dame, après tant de si beaux enfants, après un âge trop avancé pour les noces, n'a absolument pas supporté de se contenter dans le veuvage des fils qu'elle avait eus de Butianos, mais au lieu du chef d'armée, du destructeur des Perses, a pris en échange à nos yeux Grégoire, ayant élu un vagabond, un étranger, un médocastre de chevaux et mulets, et faisant ménage avec lui. La raison qui l'a poussée, il ne serait sans souillure ni pour moi de la dire ni pour vous de l'apprendre.

5. Découverte d'un voleur.

Passons à un autre exploit miraculeux, qui lui aussi a concerné une femme. Il eut lieu comme ceci. Il y avait noce, et des festivités de noce, avec une grande assemblée de peuple. On avait, comme il se doit, bien nettoyé la chambre nuptiale, bien orné le lit nuptial. A cette ornementation avaient servi l'or et l'argent, qui sont déjà par eux-mêmes un ornement, et tout ce qu'il y a de vêtements brodés, d'un tissu fin et précieux; et tout cela en grand nombre, acheté de beaucoup de marchands pour la parure de la fiancée. Sur ce, un voleur, un Eurybatos,¹ envahit la chambre nuptiale, s'empare du tissu le plus brillant et s'enfuit. C'était une écharpe, un objet remarquable et très coûteux. Cette écharpe était tissée d'or, ornée de pierres précieuses. L'étoffe servait de ceinture, serrant par en dessous la taille et liant ensemble les vêtements; les pierres, resplendissant en cercle comme des étoiles, jetaient leur éclat qui d'un côté qui de l'autre : si bien que la beauté en était chatoyante, mêlée qu'elle était de rayons multiples et de diverse teinte. Cet objet donc, d'une telle beauté, l'excellent homme, quel qu'il ait été, l'enlève, le porte à un certain endroit et l'y enfouit dans la terre, sans même jouir purement de son détestable gain; la frayeur s'était insinuée en lui, il estimait n'avoir rien. Cependant, quand on se fut aperçu de la perte, aussitôt l'abattement succède aux festivités et à la joie, les larmes au rire. De fait, c'était un dommage qu'on ne pouvait souffrir. Mais la martyre, qui voit tout, qui observe tout, qui voit par exemple l'un en train de soustraire l'objet, les autres pleurant, la violence qu'on a faite au mariage, s'étant approchée de Paula – de qui la future épouse était la fille, et son mari était Chrysermos, l'un des principaux parmi les avocats près des tribunaux – lui indique et l'endroit et le site et le voleur. Et ainsi elle mit fin à l'abattement, elle restitua la joie appropriée à des noces et, parce que Paula était bonne croyante et vivait de manière à lui plaire, elle l'honora par ce miracle.

6. Nouvelle découverte d'un voleur.

La même sorte de miracle, Thècle la fit voir encore touchant l'un des objets de son trésor. Un individu enleva l'une des croix qui lui avaient été consacrées, la porta à un coin de la route qui mène de la ville à son temple et l'y enfouit avec grand soin sous un arbre. Mais la martyre considéra ce forfait comme donnant prétexte à rire à son sujet, comme si les excellents voleurs ne l'épargnaient même pas elle-même, et comme si à la vérité il devenait possible qu'on échappât à son regard omniscient et divin. Il est sûr du moins que, s'étant approchée de l'un de ses serviteurs et custodes, elle lui indique de nouveau et le voleur et le site, et que, après avoir fait rapporter la sainte croix, elle la restitue à son lieu propre. Quant à celui qui pensait avoir la croix, il lui resta seulement d'être nommé un sacrilège.

7. Guérison d'un aveugle.

Le miracle qui se fit pour Pausikakos, qui de plein gré le passerait sous silence ? De fait, bien que cet homme appartint à la classe des pauvres et des travailleurs manuels, il a été, au même rang que les puissants et les illustres, jugé digne par la martyre du miracle et compté avec eux. Ce Pausikakos donc, soit par la négligence de médecins soit par leur impéritie, avait été atteint de cécité, mais grâce à la martyre il recouvra la lumière qui l'avait abandonné. Disons comment cela eut lieu. Il était venu au temple, et était arrivé au terrain qui, un peu plus loin du temple, précède le sanctuaire : on le nomme le bois des myrtes, et la vierge est dite et est crue s'y tenir la plupart du temps. Là, il s'enferma de quelque façon, et, ne cessant de gémir, ne cessant d'appeler au secours – la martyre avait souvent déjà supporté ses clameurs, et lui pardonnait en raison de son mal – il n'y mit point de fin qu'il n'eût récupéré ce qu'il avait perdu. Or il le récupéra comme ceci. Des écailles, à ce qu'on dit, tombèrent de l'intérieur de ses yeux, et du même coup tomba aussi l'opacité qui altérait les pupilles; à sa place entra la lumière dont il jouissait auparavant. On l'avait vu de longues années aveugle : on le vit, de longues années encore, jouissant de la vue, et accomplissant son métier, tirant à terre les barques du fleuve, faisant le débardeur, gagnant son pain par les mêmes travaux desquels il avait auparavant tiré sa nourriture. Tout Séleucie en fut témoin, Séleucie qui était à la fois sa patrie et la cité dont il était membre.

¹ nom proverbial d'un fripon.

8. Guérison d'un enfant privé d'un œil.

Mais voici encore une histoire que je dois dire, peu s'en faut qu'elle ne m'ait échappé. Un petit garçon, tout juste sorti des bras de sa nourrice, en vint, à force de pleurer, à être en péril pour l'un de ses yeux. Finalement, le mal fut plus fort que tout traitement. La nourrice le prend, sort de la ville voisine des frontières qui a nom Olba, et, une fois montée au temple, elle y passait tout son temps dans les lamentations, les supplications, les larmes, présentant l'enfant à la martyre, lui exposant sa blessure, lui demandant de ne pas se montrer indifférente au fait que le petit eût été établi en une telle difformité, si malséante et si honteuse, qui lui enlevait le plus grand charme du visage, puisque désormais il n'aurait plus qu'à moitié et à moitié agissant le sens de la vue, la plus belle œuvre de Dieu, surtout dans l'homme. Qu'y a-t-il de beau, parmi nos organes, comme les yeux ? Qu'y a-t-il qui soit aussi nécessaire et aussi utile qu'une paire d'yeux entièrement lumineux, également doués de la faculté de voir, également brillants, possédant et fournissant également la lumière pour toutes tâches ? De fait, si l'on enlevait à ce ciel immense le second de ses luminaires, le tort ne serait pas petit qu'on causerait (au ciel) et à la terre; à l'un on enlèverait la moitié de sa beauté, à l'autre on rognerait la moitié de son éclairage, celui de la nuit. A ces plaintes, la martyre ne répondit rien, ni ne prescrivit l'un ou l'autre remède; et c'est plutôt par jeu que de manière sérieuse qu'elle se disposait à produire le miracle. Voici en effet ce qui se passa dans la cour du temple même. Il y a là toujours quelque personne en train de jeter et d'éparpiller des graines, de blé ou d'orge et de vesce, pour servir de nourriture aux colombes qu'on entretient en ce lieu, ou aux autres oiseaux. Oui, nombreux en vérité et de diverses sortes sont les volatiles qu'on entretient là, cygnes, grues, oies, colombes, et aussi les oiseaux d'Égypte et du Phare; tous apportés par les pèlerins, qui les offrent à la martyre par affection ou pour remplir un vœu. L'enfant jouait donc là un jour en toute liberté et joie, tantôt poursuivant en riant un oiseau, tantôt poursuivi par l'un d'eux; en sorte que les spectateurs avaient plaisir à le voir, cela leur donnait à rire. Et voilà que l'une des grues, parce qu'il l'empêchait de manger, ou plutôt parce qu'elle en avait reçu l'ordre de la martyre, bondit sur l'enfant, et du bec lui crève cet œil qui était déjà malade et avait fini par s'éteindre. Sous le coup, l'enfant hurle; les femmes là présentes appellent au secours avec lui, attendu qu'un terrible malheur vient d'avoir lieu. Quant à la vieille nourrice – elle était là – peu s'en faut qu'elle ne perde l'âme, comme si le mal avait empiré encore et qu'il eût retranché ce qui restait d'espoir. Mais en vérité ce fut ce qui guérit le mal et y porta remède. En effet, comme si l'œil avait été troué par un médecin et un fer, et percé avec art, il se fait un écoulement de toute l'humeur épaisse et trouble qui obscurcissait la pupille – qu'on pourrait nommer l'œil de l'œil – et, cette humeur une fois expurgée, l'enfant, pour la première fois, se remet à voir et recouvre la partie manquante de la lumière de ses yeux.

Dès lors il ne fut plus en rien estropié quant à la vue, il s'en retourna complet, en possession de tous ses organes, et il donna le spectacle de ce miracle à sa ville, à son père et à son grand-père. Le père se nomme Pardamios, le grand-père, Anatolios, et ce dernier est le prêtre de l'église de là-bas.

9. Extinction miraculeuse d'une épidémie d'ophtalmie.

Puisque nous avons fait mention des yeux, ceci non plus ne doit absolument pas être laissé de côté. Cela s'est produit tout récemment, et nous avons tous su la chose, nous qui avons joui et du miracle et de la guérison.

Une épidémie d'ophtalmie a fondu sur la ville l'année passée, en été, du fait qu'il s'écoulait d'en haut, de la tête, dans les yeux un vaste flot d'humeur âcre. Si bien qu'il n'y avait même plus moyen pour les médecins d'employer leurs fameux remèdes, parce que l'humeur, continuant toujours de descendre, noyait la drogue qu'on insérait dans les paupières ou qu'on y appliquait au dehors. Ainsi les yeux d'une part étaient privés de secours, et les médecins d'autre part étaient dans un extrême d'embarras et d'impuissance, étant vaincus par le mal, ou même atteints eux aussi déjà par ce mal, car la terrible épidémie dévorait sans pitié tout le monde. Cependant la martyre, ce refuge protecteur de la race humaine, prend en pitié l'épreuve inhumaine qui consume une telle quantité d'hommes. Elle ouvre le lieu de cure qui est en son sanctuaire, et elle invite universellement tout le peuple à venir vers elle. Elle donne cet ordre, une nuit, à l'un des patients et, par lui, le fait proclamer à tous, en sorte que toutes les victimes de ce mal fassent usage de l'eau de sa piscine. C'était là en effet toute la médecine qui devait combattre l'ophtalmie tout de même que celle-ci avait pris jusqu'à ce jour l'initiative du combat; néanmoins, comme cette médecine avait été mêlée à la force active de la martyre, elle était devenue le remède le plus

puissant pour tout le peuple ensemble de la cité. Si bien que la route par delà la ville ne suffisait même pas aux gens qui d'une part montaient avec gémissements et larmes, d'autre part descendaient avec joie et louanges à Dieu, qui montaient les paupières collées l'une à l'autre, qui descendaient les paupières bien ouvertes. Et il ne s'agissait pas seulement d'une grâce telle que celle de cette humble et pauvre piscine qui sauvait tout juste, et encore avec peine, un seul individu (Jn 5,2 ss.), mais de la fontaine la plus riche et la plus abondante. Déjà tout ce peuple s'était lassé d'accourir, déjà les flots de la piscine s'étaient lassés de se répandre, mais la grâce de la martyre ne fléchissait pas, elle accueillait, guérissait, renvoyait une fournée, et de nouveau accueillait et guérissait une autre fournée, et elle les renvoyait tous semblablement guéris. Si bien qu'au bout de trois jours en tout, ou quatre, infime était le nombre qu'attaquait encore la maladie. Et ces gens-là, je pense, c'est du fait d'incrédulité, ou encore de quelque autre vice dans leur vie, qu'ils n'obtinrent pas le secours commun qui était à leur disposition. Ou peut-être pour que nous nous rendions compte de la gravité du mal. Car en ceux chez qui il persista, il amena en outre de la cécité : ou bien un seul des yeux était complètement crevé, ou bien les deux ensemble. Tant était terrible la maladie, une vraie machination diabolique. Mais elle n'en fut pas moins vaincue par le miracle. Elle fut anéantie et s'éloigna, comme si, dès le principe, elle n'avait jamais existé.

10. Comment Thècle se rend à sa fête à Dalisandos.

Que s'il faut aussi rappeler et dire quelque'une des actions extraordinaires de la sainte, en voici une que je vais dire. Dalisandos est une ville – ou plutôt un simulacre encore de ville, un simple nom –, qui, bien que rejetée parmi les lieux obscurs et sans gloire, n'en garde pas moins quelque illustration elle aussi à cause de la martyre; comme en effet elle l'honore avec éclat, elle est gratifiée aussi par elle d'un miracle plus éclatant.

Au temps où l'on y célèbre la martyre par une panégyrie – c'est une fête brillante, très fameuse et très fréquentée, vu que des foules y affluent de tout côté – si, durant la sainte veillée nocturne de la fête, on observe l'horizon du sommet de la montagne dominant la ville, qui, tournant le dos à l'orient, regarde vers le couchant, si donc, s'étant placé là, on reste éveillé, on voit, haut dans l'air, la vierge montée sur un char de feu et conduisant l'attelage, se hâtant d'une maison à l'autre, de celle de Séleucie à cette chambre virginale qu'elle chérit, honore et admire plus que toutes les autres qui sont chez nous, parce qu'elle est située en un lieu pur et pourvu de tous les avantages. Car il y a là une forêt de grands arbres qui font un épais couvert, à la frondaison luxuriante, aux fruits abondants; en outre des sources charmantes, à l'eau glacée, en tel nombre que, jaillissant pour ainsi dire de chaque arbre et de chaque roche, elles s'écoulent de côté et d'autre et entourent le temple même; et la bonne aération du site, car il est exposé à une foule de brises suaves et délectables; et au-dessus de la tête le chant des oiseaux, pure merveille en vérité et propre à charmer non seulement qui est déjà détendu et goûtant ses aises, mais encore l'être morne et abattu; et, répandu sur le sol, un riche gazon aux mille couleurs, qui permet à chacun de prendre son repos, homme, femme, enfants jouant à l'air libre, animaux au pâturage, oui et même, si on le veut, de s'ébattre en des chœurs de danse et de joyeux bondissements, ou, si on le désire, de faire pique-nique et de banqueter à cœur joie : il est même arrivé des cas où ce repos dans l'herbe suffit à guérir des malades.

Lors donc que, pour assister à la panégyrie, pressée de se rendre à ce lieu si fortuné et qui lui convient à elle seule, chaque année, toujours à la même saison, qui est la plus agréable, après avoir harnaché ses chevaux, pourrait-on dire comme le poète, la sainte quitte le mont d'ici, se précipite vers le mont de là-bas et entre dans le temple, après avoir célébré la panégyrie et accordé au peuple rassemblé les dons qu'elle a coutume de faire, et quelques petits dons aussi au pays même, elle s'en retourne de nouveau vers le mont d'ici, comme si elle n'avait pas même laissé le sanctuaire qu'elle a ici. Car il n'y a point d'obstacle pour l'œil des saints, rien ne l'empêche d'aller et venir sans cesse partout où il veut, et chaque fois qu'il veut, pays, peuples, villes, cités. De cette sorte de miracle, la grande Tarse aussi, dit-on, est la bénéficiaire. Car le divin Paul quitte de la même façon la très grande et royale ville de Rome pour visiter Tarse, rendant ainsi les suprêmes honneurs à sa patrie, à son foyer, à sa panégyrie, et montrant à ceux qui l'honorent qu'en vérité il s'est plu à la panégyrie, qu'il a accepté les saintes cérémonies de son culte, et qu'en retour il a accordé les plus beaux dons.

Quant à cette même Dalisandos, la même martyre, je suppose, l'a souvent délivrée d'un siège; étant apparue sur le sommet de là-bas, elle a ébloui par des éclairs, comme un feu céleste, les yeux des assaillants et les a frappés de stupeur, les forçant ainsi à lever le siège. Oui, et il y a encore des gens qui se souviennent de ce prodige, et qui se font gloire de le raconter.

11. Comment Thècle a protégé et protège Sélinonte.

Puisqu'il a été fait mention d'un siège, ne passons pas non plus sous silence le miracle accompli à Sélinonte, car il suffit à lui seul à attester la puissance de la martyre. Cette Sélinonte est une petite ville côtière, qui fut jadis très grande et prospère dans la paix. Cependant, alors comme aujourd'hui encore, elle était jalouée des ennemis, non qu'elle leur fit aucun tort, mais elle les chagrinait du fait qu'elle restait toujours à l'abri de leurs ravages et ne leur avait pas permis encore de la conquérir. Cette ville donc, la mer lui compose une ceinture, l'enveloppant tout à l'entour comme un fossé non creusé de main d'homme. Et, de même qu'un casque une tête, un précipice au-dessus d'elle la protège, la garde d'une invasion ennemie et permet à ses habitants d'y vivre sans crainte. Toutefois, dans cette position de tout côté assurée et inexpugnable, l'influence d'un démon funeste la livra un jour à l'ennemi. Cela eut lieu comme ceci. Alors qu'un chevrier faisait paître ses bêtes sur cette crête qui surplombe la ville, une chèvre, s'étant détachée du troupeau, se mit à descendre la pente du précipice, où elle s'était engagée en un petit sentier étroit, à peine visible, plutôt une ligne qu'un chemin. Pour ces chèvres en vérité, même les rochers inaccessibles et précipiteux, ce qu'Homère nomme «rocs escarpés,» ne sont pas absolument impassables. Comme donc la chèvre fuyait, le chevrier descendait à sa poursuite à tout petits pas, bougeant à peine, parfois même s'aidant des ongles et des mains : la chèvre le guidait en sa fuite, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus, et la chèvre et le chevrier, à la plaine étalée en bas près du rocher. Par ce hasard, cet étroit sentier invisible, jusqu'alors inconnu, se révèle manifestement et à tous les habitants et aussi aux ennemis du voisinage. C'est ainsi que, en ce temps-là, la ville fut prise. Et désormais les gens y vivaient dans la terreur, craignant que de nouveau et souvent ne fût prise une ville tout offerte aux regards de si cruels adversaires, dès là que ce sentier excitait leur cupidité et attirait sans cesse à lui ceux qui convoitent le bien d'autrui. Telles étaient donc les dispositions des habitants, ils s'attendaient continuellement à être pris. Mais la martyre mit fin à leur si grande peur. Ayant fait visite à l'un d'eux, elle commande qu'on lui bâtisse et construise une demeure à la crête même, là où commence ce sentier qui va du haut en bas, et qu'on ne vive absolument plus dans la suspicion d'un malheur; la seule vue du temple suffirait à détourner les ennemis. Comme, de vrai, il est arrivé, et comme il arrive souvent encore; oui, et au moment même où j'écris ces lignes, cela s'est produit. Les gens donc firent au plus vite ce qui avait été commandé, ils bâtirent l'église, ils la dressèrent comme un rempart contre le sentier et les ennemis. Et ceux-ci, malgré de nombreuses tentatives, en d'autres occasions et maintenant même, n'échappèrent pas aux regards, mais s'en retournèrent en grande honte.

Si puissante est la force que la martyre manifeste dans le cas aussi des criminels qui répandent la terreur ! Elle n'emploie pour sa protection ni l'égide ni le bouclier garni de franges ni les armes qui ne sont terribles que dans la fable, mais son petit et modeste sanctuaire. C'est par lui qu'elle met en fuite des phalanges entières à l'aspect d'Érinyes. Puisses-tu toujours les détourner et des Sélinontiens et de nous, ô vierge victorieuse, tout inspirée du Christ !

12. Comment Thècle a défendu son propre sanctuaire.

Du même genre est aussi cet autre miracle de la sainte, qui a failli m'échapper, non que je l'eusse voulu – l'oubli m'avait lié l'esprit – mais parce qu'il n'est dans les moyens d'un seul et même individu ni de tout trouver ni, moins encore, de tout trouver d'un seul coup. Mais comme, quand on creuse une mine d'or, on fouille d'abord beaucoup de matière et de terre, ainsi en va-t-il, de la même façon, quand on rassemble des miracles recouverts par le temps et l'oubli, qui sont devenus en quelque sorte évanescents et indistincts, et qui fuient la mémoire en ce qui regarde l'ordre, le lieu et les circonstances de leur production. Il me faut raconter pourtant une chose que j'ai découverte à grand-peine, après l'avoir diligemment cherchée et suivie à la trace; oui, ce miracle, qu'elle a accompli pour sa propre défense et celle de son temple, je l'admirais entre tous et soupirais après lui, et j'ai fini, à grand peine, par le découvrir.

Voici en effet ce qu'on raconte. Ce temple que la sainte a ici, les scélérats qui nous avoisinent pour notre perte, et qui tantôt ravagent nos terres à la façon d'ennemis, tantôt, en souverains maîtres et tyrans, rapinent tout, pillent tout, firent contre lui un jour une incursion, le prirent et emmenèrent ses ministres en esclavage, parce qu'il est riche en or et pourvu d'autres ornements innombrables. Après s'être emparés donc du trésor sacré, ils se hâtaient vers la ville de Laestrygonia et leur patrie, se glorifiant et réjouissant de ces deux exploits, d'avoir vaincu la martyre et de s'être enrichis d'un butin immense. Mais après avoir cédé quelque peu devant leur

audace, leur permettant d'entrer, de dépouiller, d'enlever le trésor sacré, de le charger sur leurs bêtes, de sortir et de fuir, la vierge ensuite se joue de leur expédition. Car, tandis qu'ils fuyaient vers leur ville de Laestrygonia, le principal asile de leur folie – il est situé, par rapport à nous et à tout l'Orient, du côté de l'Occident, et il est séparé de nous par beaucoup de montagnes hautes jusqu'aux nuages – elle leur altéra la vue, leur renversa le jugement, et, les ayant repoussés, sans fatigue et sans bruit, tous ensemble vers l'est et la plaine qui jouxte l'est, elle fit d'eux des victimes toutes prêtes pour être massacrées par nos soldats. Ceux-ci en effet avaient appris la chose, et, remplis de chagrin et de fureur divine, s'étant jetés sur les lieux que j'ai dits, qui étaient plats et propres à la cavalerie, ils les égorgèrent tous, jeunes et vieux. Et tout cela avec une telle rapidité que, le même jour, cet énorme carnage commença et prit fin, on dressa le trophée et les vainqueurs eux-mêmes rapportèrent à la martyre son trésor sacré. Entonnant le péan, dansant, chantant des hymnes et des chants de victoire, ils consacrèrent de nouveau à la martyre ce qui lui appartenait, non sans admirer aussi avec stupeur comment, pas même un instant, la vierge n'avait supporté l'audace de ces maudits criminels. Puisses-tu ne pas la supporter maintenant non plus, et ne pas permettre que s'étendent plus loin contre tes nourrissons leur insolence et leur folle témérité ! Car nos malheurs ne sont plus supportables, ils ne sont plus tolérables. Nous voici tous déjà inclinés vers la ruine et une totale destruction. A genoux sont les églises, à genoux villes et champs, bourgades, maisons. Tous, de tout côté, gémissent, jetant, tous, les yeux vers ce seul espoir qui nous reste, ton intercession en notre faveur, et le secours qui nous viendra de ton époux et roi, le Christ.

Que d'autre part, tout en ayant grâce et force pour secourir, la vierge sache qui elle doit secourir, qu'elle sache chagriner à son tour ceux qui la chagrinent, et les chagriner lourdement, tous ceux surtout qu'elle a vus commettre fautes graves et grandes impiétés, et agir outrageusement contre l'un de ses vases sacrés, ou ministres ou instruments du culte, ce qu'on vient de dire en est une forte preuve : comment les ennemis attaquèrent, comment ils se retirèrent, sans qu'il leur eût été même permis de laisser un seul homme qui pût dire ou indiquer le désastre. Car, si la martyre sait accorder ses bienfaits à ceux qui vivent comme il faut, elle sait aussi châtier les impies et les sacrilèges, imitant en cela, je pense, la conduite du Christ Roi, de qui les preuves de bonté, mais aussi bien les preuves de colère contre les hommes, se sont produites autrefois en grand nombre; et aujourd'hui même il est possible d'en voir encore qui se produisent. Comme exemple de bonté; Ninive, qui tout entière, bien que si populeuse, fut sauvée et relevée en conséquence de quelques larmes de repentance. Comme exemple, en retour, de colère : les villes de Sodome et Gomorrhe, et tout un peuple voué à une ruine totale, parce qu'il persévérerait incorrigiblement et immuablement dans son vice.

Les faits plus haut relatés sont déjà un suffisant témoignage de ce que peut la martyre. Mais il me faut en raconter d'autres, d'après lesquels on peut la voir extrêmement en colère, mesurant les châtiments en contre partie des fautes ou des outrages, et ainsi ou bien corrigeant et redressant, ou même arrachant complètement à la vie et désormais punissant de façon vengeresse ceux chez qui la malice passe toute réprimande et amendement. Oui donc, s'il te plaît ainsi, rappelons le miracle qui s'est accompli de notre temps même à présent : pour que ce témoignage vienne à l'appui de mon discours et que soient tout auprès de nous ceux qui monteront à la tribune et attesteront la chose. Ce ne seront pas seulement trois personnes, ou quatre, un petit nombre, et suspecté, mais des villes entières, des peuples entiers, et ceux qui viennent jusqu'à nous de l'Orient, et ceux qui en retour partent de chez nous, et ceux qui poussent jusqu'à l'Asie. Car c'est à travers tous ces pays que le bruit d'il miracle a couru, avec le frisson d'admiration et la stupeur que ce miracle a fait naître.

13. Vengeance de Thècle contre l'évêque de Tarse Marianos.

Eh bien donc, il y eut un certain Marianos qui fut évêque de Tarse en notre Cilicie, ville qui se glorifie de sa beauté, de son ampleur, d'un mot de tout ce pour quoi une ville serait reconnue brillante et fortunée, du fait surtout qu'elle est la première qui se dresse à l'Orient quand on vient de chez nous, la première aussi qui se rencontre quand, de quelque lieu que ce soit de la terre, on se porte vers l'Orient: mais le principal et le plus glorieux est qu'elle est la patrie du très grand et divin apôtre Paul. Ce Marianos donc, d'un naturel téméraire et prompt à la colère, était en dispute avec Dexianos, qui était alors, lui aussi, évêque de notre Séleucie. Et comme il ne pouvait lutter contre lui d'une autre manière – car ni Marianos n'avait assez de pouvoir pour dominer sur un si grand homme, ni il n'était de la dignité de Dexianos de le céder à un individu qui n'était pas tellement fort et prudent – il cherchait à se venger par ses outrages et ses insolences à l'égard de la martyre. C'était bien là la plus grande preuve de la stupidité de l'homme, de se jeter dans des

entreprises si périlleuses et impossibles; néanmoins il s'y jeta. Alors qu'approchait la fête de la vierge, en laquelle tout un chacun, surtout parmi les Ciliciens, accourait et accourt à nous – et aussi longtemps qu'il y aura des hommes, chacun le fera, à l'honneur de la martyre et pour le salut de son âme – si bien que la terre est trop étroite, trop étroite la mer, tous affluant ici par peuples, par familles, par tribus, cet évêque, s'étant dressé dans son église, défend et interdit à tous de venir chez nous et chez la martyre. C'était là, contre Dexianos, une très grave démonstration de guerre et de vengeance, d'enlever à la fête de la martyre son ornement habituel et de ravir à la foule des gens qui accouraient à la fête de la martyre la bénédiction qu'ils en recevaient. Mais il avait à peine fulminé cette interdiction qu'il fut puni de sa sottise, ou plutôt de sa folie. Car ce véritable Capaneus ne survécut pas cinq ou six jours à son acte audacieux. Le fait d'ailleurs qui rendit manifeste à tous que Marianos avait été enlevé en vertu de la colère et de la vengeance de la martyre, il est bon de l'exposer.

14. Vision de Castor, en coïncidence avec la mort de Marianos.

Un certain Castor, homme excellent, originaire de Lycaonie mais domicilié en notre Séleucie, directeur dans l'administration des bureaux qui assistent les gouverneurs, ce Castor donc, durant la veillée nocturne de la panégyrie, eut la vision que voici. Il voit la vierge qui, farouche d'aspect, de regard, de démarche, court à travers toute la ville avec force claquements de mains, appelant à grands cris Marianos et clamant son insolence, lui lançant cette menace qu'elle va immédiatement se venger de lui. Or ce fut là réalité, plus du tout un songe. Car à peine la vision achevée, aussitôt suit la mort de l'évêque. Si bien que les deux coïncidèrent, et le récit par Castor de la vision qu'il avait eue, et l'annonce par des messagers de la mort de Marianos. Et il en résulta, pour tout le peuple ensemble, un grand effroi, non pas tant en raison du fait que de sa conclusion rapide.

Voilà ce qu'il en fut de cet événement, et quelle en fut la fin. Mais voici un autre prodige que vous allez apprendre, et qui ne le cède guère au précédent. Il résulta, lui aussi, de la colère de Thècle, mais la punition, cette fois, n'alla pas jusqu'à la mort.

15. Comment Thècle empêche qu'on enterre dans son église.

Parmi les avocats auprès des tribunaux d'ici, il y en eut un, c'était Eusébios, dont la réputation est grande aujourd'hui encore pour sa noblesse, sa culture, la douceur de ses moeurs et parce qu'il était extrêmement digne de foi. Cet Eusébios donc, non seulement chérit très vivement le célèbre Hypéréchios tant qu'il vécut, et le tint en grande estime – de fait, ils étaient tous deux originaires de la même ville de Damalis et de Sandas, lequel est aussi Héraklès fils d'Amphitryon – et cela aussi parce qu'il le regardait comme un homme de talent et au sommet de toute vertu, mais encore, quand il fut mort en cette ville de Séleucie, il voulut l'honorer particulièrement jusque dans les funérailles mêmes. Or il estima qu'il n'y avait pas d'honneur plus grand et plus glorieux que de lui rendre les derniers devoirs et de l'enterrer dans le temple de la martyre. Il demande alors à ce très grand et très divin personnage, je veux dire Maxime, qui était en ce temps-là à la tête de l'église de Séleucie, qu'il lui soit permis d'enterrer Hypéréchios à l'intérieur du temple de la martyre dans le bas-côté droit au sud. Lors donc que l'admirable Maxime, par respect pour lui, le lui eut permis, les ouvriers auxquels incombe le soin de creuser les tombes, étant entrés dans le temple, se mirent à l'ouvrage et commencèrent de tailler le pavé. Mais soudain, de quelque façon, la martyre est là près d'eux, qui les gourmande, les accuse de témérité, les frappe d'effroi et leur ordonne désormais de se retirer. Eux, au début, ne savaient pas qui elle était; et de fait il ne leur était pas même possible de comprendre une affaire si étrange et si difficile à interpréter. Ils se retirèrent néanmoins comme s'ils lui avaient cédé quelque peu; puis ils se remirent à l'ouvrage. Mais de nouveau la martyre leur apparaît, cette fois avec un regard plus sévère et plus courroucé et de l'air des gens très en colère. Elle leur ôte quasi le souffle, au point qu'il n'y avait pas un de leurs membres qui ne fût pris de tremblement et de secousses – car la martyre est terrible, non seulement quand elle met en mouvement sa force, mais même quand elle regarde fixement quiconque a mérité une telle sorte de regard – et peu s'en faut qu'elle ne les eût arrachés à la vie, en sorte qu'ils eussent eu besoin à leur tour d'autres mains pour les enterrer, si son respect pour Maxime ne l'eût induite à les épargner. Mais elle apparut à Maxime et lui fit de très vifs reproches, lui recommandant de ne pas mépriser son temple au point d'y faire passer l'odeur infecte des charniers et des tombes. Nul rapport, disait-elle, entre des maisons de prière et des sépulcres. Sauf le cas où un individu, bien que mort, ne serait pas vraiment mort, mais

vivrait en Dieu, et mériterait d'habiter sous le même toit que des martyrs : tel ce divin Symposios, tel ce saint homme Samos, ou tout autre qui leur ressemblerait.

16. Comment Thècle encourage Basile à continuer.

Dans le temps même où j'écrivais ce miracle, il m'est arrivé ceci : car il ne convient pas non plus de taire ce que j'ai reçu alors de la martyre. J'en avais assez – comme je l'avoue – de rassembler et d'écrire les miracles, et j'étais paresseux à prendre en mains tablettes et stylet, comme si j'avais renoncé à rechercher et colliger ces miracles. Comme j'étais dans ces dispositions, et que je baillais, la vierge apparut à mes yeux et vint s'asseoir à côté de moi, là où j'ai l'habitude de me tenir près de mes livres. Elle me retira de la main le quaternion sur lequel précisément, d'après les tablettes, je transcrivais mon récit. Et je la vis qui se mit à lire, à y prendre plaisir, à sourire, à me montrer par son regard qu'elle goûtait alors ce que j'avais écrit, et qu'il fallait finir l'ouvrage et ne pas le laisser inachevé, jusqu'à ce qu'il me fût permis d'apprendre de chacun ce qu'il savait et ce qu'on pouvait connaître par une scrupuleuse enquête. En sorte que, après cette vision, je fus rempli de crainte et de zèle, que je repris en mains tablettes et stylet, et continuerai de le faire aussi longtemps qu'elle l'ordonnera.

17. Comment Thècle blâme le custode en chef de son temple.

C'est d'une colère et d'un reproche pareils à ceux que je décrivais plus haut – tel est le point précis, me semble-t-il, où j'ai interrompu mon discours – que Dexianos fit l'épreuve : il les éprouva à l'occasion d'une faute non pas aussi grave que les précédentes, mais qui néanmoins avait fort irrité la martyre. Comme ces criminels qui habitent dans notre voisinage faisaient un jour des incursions sur notre terre, pillant tout, faisant de tout un butin de Mysiens – ils emmenaient en esclavage les citadins, dévastaient les villages, fondaient en déluge sur les champs et les maisons, rien n'échappait à leurs attaques, à leurs assauts, à leur fureur – Dexianos, alors encore chef des custodes du temple, pris de crainte, comme un simple être humain, que le fort situé devant l'église ne tombât entre les mains des ennemis, et l'église elle-même, vu qu'elle était remplie d'un vaste trésor, fit enlever et transporter à la ville tous les objets d'or et d'argent, dans la pensée que c'était là un lieu plus sûr et très fréquenté, vraisemblablement mieux gardé. Il fit donc ainsi, et il estimait avoir fait là une action prudente et appropriée aux circonstances. Mais une journée ne s'était pas encore achevée que, la nuit étant survenue, le temple est rempli de tumulte, de trouble, de clameurs; la martyre court en tout sens, criant que Dexianos la méprise comme sans force, comme sans noblesse, comme n'étant pas même capable de secourir son temple et ceux qui y servent. «Ce chrétien, disait-elle, a pris les devants, ce prêtre, mon propre assesseur, il a exercé contre moi les violences d'un ennemi, il m'a privée de ma parure et dépouillée, ce qu'aucun des ennemis n'eût même osé faire.» Ces paroles, quelques-unes des vierges qui alors couchaient dans le temple les perçurent, et les ayant entendues, en état de veille, de la bouche même de la martyre, peu s'en faut que, de frayeur, elles ne fussent tombées en pâmoison. Elles n'attendent même pas le lever du jour, mais partent et rapportent tout à Dexianos, défaillantes, blêmes, tremblantes, le coeur battant. Aussi Dexianos, sans différer même si peu que ce soit, fait rapporter de la ville au temple et la parure de la sainte et les vases sacrés du culte. Et même ainsi, c'est avec peine qu'il apaisa la martyre et lui fit quitter sa colère.

Tels et en tel nombre sont les cas où la punition fut légère, dans la mesure du moins où ils sont parvenus jusqu'à ma connaissance; car ceux qui m'ont échappé sont infinis, on ne peut les compter. Quant au cas où le châtement fut plus lourd et plus sévère, il faut les publier maintenant.

18. Punition d'Orentiôn qui avait convoité une femme à l'église.

C'était la fête de la martyre, le dernier jour de la fête, que nous avons l'habitude de nommer «le congé», parce que la fête a désormais atteint son terme. Ce jour-là, chacun s'empresse, citoyen et étranger, homme fait et enfant, gouvernant et gouverné, chef d'armée et soldat, magistrat et homme privé, jeune et vieux, marin et cultivateur, tous, d'un mot, mettent plus de zèle et d'ardeur à se rassembler, à prier Dieu, à implorer la vierge, à participer aux divins mystères, pour s'en aller sanctifiés, comme de nouveaux initiés renouvelés de corps et d'âme. Dans cette foule se trouvaient aussi deux hommes originaires de la ville d'Eirénopolis de par chez nous. Ces hommes-là donc, la fête et la synaxe ayant pris fin, prenaient leur repas ensemble et avec beaucoup d'autres gens, et, comme il est naturel, chacun disait ce qui l'avait frappé dans la

fête : l'un, son éclat et sa splendeur, un autre l'immense concours du peuple, un autre la vaste assemblée des évêques, un autre l'éloquence des prédicateurs, un autre la noble ardeur dans le chant des psaumes, un autre la persévérance dans la veillée nocturne, un autre le bel ordre harmonieux des cérémonies en général, un autre la ferveur intense des gens qui priaient, un autre la terrible presse dans la foule, un autre la chaleur suffocante, un autre les poussées et bousculades qu'il y avait eu durant la célébration des sacrosaints mystères, avec les nouveaux arrivants, ceux qui déjà repartaient, ceux qui de nouveau rentraient, ceux qui de nouveau s'en allaient, les uns criant, d'autres se disputant, d'autres en venant aux mains, d'autres refusant de céder, parce que chacun voulait être le premier à participer à l'eucharistie. Sur ce, l'un des deux, qui se nommait Orentiôn, prend la parole et dit : «Que chacun de vous admire ce qu'il veut dans la fête : pour moi, j'ai été favorisé, je pense, d'un merveilleux spectacle, plus admirable et plus délicieux que tous autres. Comme, d'un bas-côté de l'église, je jetais çà et là les yeux, j'ai vu une femme si prodigieusement belle, de si noble apparence, si distinguée et si gracieuse que, tout le temps de la synaxe, mes yeux étaient collés et cloués à sa merveilleuse beauté, et que ma seule prière à la martyre fut de me faire jouir de la beauté de cette femme, et de rien d'autre.» Tels étaient donc leurs propos durant ce repas. Or, la nuit étant survenue, tous s'endormirent. Mais Orentiôn, sous l'influence de ses pensées du jour, même en dormant ne fut pas à l'abri de la même sorte d'imaginations. De fait, comme il le raconta lui-même aux gens présents, il eut la vision que voici. Il voyait la martyre assise dans son temple sur un haut trône d'or surélevé, et elle distribuait à chacun des pèlerins rassemblés pour la panégyrie les dons qu'elle faisait en honneur de la panégyrie même, beaucoup de présents splendides, bien dignes de celle qui les faisait. «En dernier, dit-il, ayant jeté les yeux sur moi, elle dit : *Et toi, l'homme, que veux-tu prendre parmi ces dons ? Veux-tu obtenir cette femme, dont, saisi d'amour, tu m'as fait cette prière extraordinaire de te la donner en jouissance ? Eh bien donc, prends-la et va-t-en, garde-la, jouis de ton présent.*» «Moi, dit-il, au comble de la joie, je pris mon présent et m'en allai. Car la femme se trouvait là, parmi les dons qu'elle distribuait.» Ainsi s'acheva sa vision, selon le récit qu'il en fit. Or à peine une heure s'était écoulée, qu'un démon enragé, sauvage, fond sur lui, le déchire et le met en pièces. Il l'écorche à la manière des Perses, et, lui ayant arraché toute la peau, le remplit aussitôt de vers et de pus, au point que les assistants défaillaient, sans voix, à la vue du mal si soudain qui lui était survenu; peu s'en faut qu'ils n'en perdissent la vie, tant était horrible la maladie sous leurs yeux. C'était donc là la femme, celle qui avait été par lui regardée d'un œil coupable et impie, et ensuite, plus criminellement encore, tenue enlacée ! Finalement elle anéantit le trois fois malheureux. Car il ne dura pas même jusqu'au troisième jour, il fut tué par le démon, purgeant ainsi la peine de son regard licencieux, et de l'outrage démentiel qu'il avait infligé à la vierge. Un tel drame ne put être ignoré de personne – il eût été bien digne d'un poète tragique – et aujourd'hui encore le malheur de cet homme est resté, pour sa postérité, comme une tache déshonorante et un stigmate d'infamie. Quant à moi, ce terrible prodige m'a frappé de panique et plongé dans une crainte extrême, au point que c'est à peine si, d'une main tremblante, j'ai pu le relater.

19. *Comment Thècle punit deux débauchés qui voulaient violer une de ses vierges.*

Il se présente à moi un second prodige, qui ne le cède guère au précédent. Il est même, selon moi, plus effrayant, mais je dois l'inscrire lui aussi parmi les miracles, pour qu'il invite les lecteurs de ce livre à pratiquer la continence, et les persuade de détourner les yeux de toute action impie, de toute profanation qui répugne au regard de la martyre. Aussi, m'en laissant moi-même, tout le premier, persuader – car ma seule préoccupation est de parler comme il faut –, j'ai été induit à raconter, à son tour, ce miracle.

Deux hommes qui étaient sortis ensemble de cette ville d'Eirénopolis, et qui étaient montés ensemble vers le temple, non pour y prier, mais pour y faire la fête, ensemble encore tombèrent dans le péché. Ils s'étaient procuré, de quelque source, de l'argent mal acquis – ils l'avaient soustrait, je crois, aux sommes que paient à l'empereur comme impôt ceux de qui la loi exige cet impôt – et de ce gain mal acquis faisaient plus mauvais usage encore, buvant sans mesure, s'enivrant, s'abrutissant jusqu'à épuisement dans la crapule, et cela sous les yeux mêmes de la vierge martyre. Car les malheureux festoyaient dans un des jardins de la vierge, et, de vrai, trouvèrent ainsi le moyen de mettre le couronnement le plus inique à leur très inique débauche. En effet, alors qu'ils s'étaient tout enflammés par leur beuverie sans mesure, et qu'ils tournaient désormais les yeux vers la luxure – c'est, comme il est manifeste, le terme ordinaire de l'ivresse – voici que, par hasard, ils découvrent une vierge qui vagabondait hors des saints

quartiers : le démon avait ainsi machiné la chose pour que le mauvais dessein reçût le signal d'agir, le péché son stimulant, et ainsi la vengeance de Thècle son accomplissement. Ils attirèrent à eux cette vierge, l'installèrent à leur table, la font s'étendre près de leurs couches. Ici, on pourrait bien admirer ce qui arriva. La martyre s'est aperçue qu'une de ses vierges est de quelque manière entortillée déjà dans les rets du péché, que l'agnelle a été prise au piège entre deux loups, entraînée au gouffre, là tout prêt, de la perdition; en toute hâte elle survient au jardin, près des gredins qui dorment encore, sans que la fille eût commencé d'avoir commerce avec eux. Car, comme l'ivresse les avait d'abord enchaînés par le sommeil, la faute n'avait pas trouvé place; en sorte qu'il y avait eu alors quelque avantage dans l'ivresse. «Que prétendez-vous faire, vauriens ?» dit-elle. «Quoi, vous chassez ma colombe de ma maison, vous l'attirez à part entre vous deux, et vous voulez la violer ! Eh bien, j'aurai soin de vous faire purger la peine d'un trait d'audace si criminel.» Sur ces mots, elle rentre dans son temple et son domaine. Eux alors, affolés de crainte par la sainte, terrifiés de ce qu'ils avaient entendu, renvoient la vierge, encore vierge, rendant mille grâces, pour l'instant, à l'ivresse et au sommeil. Puis ils s'enfuient à toutes jambes. Mais ils ne s'aperçurent pas qu'en vérité, même fuyant, ils n'échappaient pas, et qu'ils avaient beau passer d'un lieu à l'autre, ils restaient toujours au dedans de l'arène. Il ne se passa pas longtemps en tout cas qu'ils ne fussent poursuivis pour le même crime, d'après un certain indice – je veux dire pour le crime du vol de la somme, grâce à laquelle ils avaient pu se livrer méchamment à la crapule, pour une méchante fin. Mais le même péché fut leur perte, et c'est au lieu même qu'ils avaient profané qu'ils purgèrent leur peine. Ils eurent beau, dans leur folie, pour échapper au châtement, essayer astucieusement et échanger l'un pour l'autre chemins, sentiers, voies de sortie, ils ne purent échapper ni au regard très puissant, jamais sommeillant, de la martyre ni au mode de punition qu'elle avait déterminé. L'un fut jeté dans le fleuve d'ici du haut du bac qui le passait vers nous, et il périt ainsi, se reprochant vivement sa témérité en toutes choses. L'autre, ayant trouvé sa perte d'une autre façon, périt lui aussi. Pour tous deux, la ruine se fit dans le même temps et au même lieu; et, à ce qu'on dit, ils eurent en partage le même tombeau, qui peut-être bien fut aussi le tombeau de leur sensualité et de leur péché.

Tout cela, je l'ai appris des concitoyens et des familiers de ces deux hommes. Il me reste à parler de la troisième paire d'Eirénopolitains. Si nous manquions à en rappeler le souvenir, nous nous priverions à notre insu d'un très grand miracle.

20. Comment Thècle punit un prévaricateur.

Eh bien donc, Pappus et Aulérius étaient tous deux membres du conseil et chargés en commun de certaines fournitures à l'armée. Il s'agissait, je crois de fournitures de blé. Or, au bout de quelque temps, les réserves de blé s'étaient épuisées, les soldats emportant avec eux chaque jour leur part de blé sous forme de pains. Sur ces entrefaites, Aulérius, par accident, mourut, et Pappus abusa de cette mort pour former de mauvais desseins contre ses enfants. Il se réserva pour lui seul le principal du gain qui revenait en commun aux deux et ne laissa aux enfants que le restant. En sorte que leur malheur était double, et l'état d'orphelins et la perte du peu de biens qu'ils avaient encore. Que fait donc la martyre, elle qui jamais ne perd souci même de ceux qui vivent hors de nos frontières, mais qui prend soin également de tous les gens en peine et victimes d'injustices ? Elle se rend en hâte et dans la ville et dans la maison du prévaricateur et, «telle un mauvais rêve, vient peser sur son front», comme dit quelque part Homère (II X, 496) : «Que signifie, dit-elle, mon bonhomme, cette si grande guerre contre des orphelins ? Que signifie cette fraude si impudente à l'égard d'enfants privés de leur père ? Comment le désir insatiable t'a-t-il brûlé à ce point que tu ne tiennes plus compte de rien, ni Dieu ni foi jurée ni la mutuelle confiance qui régnait entre vous ? Et cela pour quelques misérables gains, qui ne sauraient accroître ton avoir, mais qui ruinent le leur ! Eh bien donc, sois en sûr, Aulérius, qui est mort à tes côtés, et qui, en conséquence, subit un dommage de ta part, s'est présenté contre toi devant le Roi suprême, le Christ. Déjà a été porté contre toi le vote qui te condamne à mort. Tu vas bientôt abandonner ce qui appartient à ces enfants, et ici même tu rendras tes comptes pour la gestion de la somme que vous aviez en commun. Ce jourd'hui même, dans une semaine, tu mourras certainement.» Sur ce, elle disparut. Lui alors se leva, si remué de crainte qu'il n'y avait plus aucune partie en repos dans son corps, mais que tous ses membres étaient remplis de secousses, d'agitation, de tremblements. La tête se balançait, les regards, déjà sans lumière, erraient çà et là, la langue était pendante, les dents s'entrechoquaient, le cœur battait si fort qu'il semblait même palpiter en avant du reste du corps, les pieds vacillaient sans cesse et chancelaient, comme s'ils étaient obligés de s'avancer sous une masse flasque et fluente. Il survécut juste assez pour confesser ses torts, jeter là sa fraude, montrer, trop tard, de la bonté, sans en tirer d'ailleurs le moindre

profit, parce que sa conduite actuelle n'était pas due à son jugement propre, mais désormais à la nécessité. Quoi qu'il en soit, le jour prédit ayant seulement commencé de percer, la mort l'emporta, et la vérité de la prophétie fut confirmée par l'événement. Si bien qu'aucun des habitants d'Eirénopolis, aucun non plus des gens d'ici, n'a ignoré le malheur de cet homme, en même temps que son iniquité.

Eh bien, fais demi-tour maintenant – il me faut dire, de nouveau, la même chose – passe, des miracles plus sombres aux plus lumineux, des miracles plus pénibles aux plus gracieux, pour que après que nos âmes ont été resserrées par la crainte, nous les relevions et les réchauffions par des récits de nouveau plus doux et plus agréables. Publiions donc de nouveau ceux que nous avons appris.

21. Thècle met fin à une épidémie du bétail.

C'était l'été, les cigales chantaient, le soleil brûlait à plein sur les têtes, et une grave épidémie dévorait mulets, chevaux, bœufs, ânes, moutons, d'un mot toutes les bêtes de pâturage. Tel était le mal qu'on n'en pouvait venir à bout et qu'il causait de grands soucis, car il vidait bourgs et champs, épuisait, dans la ville même, les familles riches, et l'on n'entrevoit nul remède, du fait qu'on ne connaissait pas la source du mal et la raison de son irruption – on ne pouvait en effet l'apprendre des bêtes qui périssaient – et en outre parce que le bétail était enlevé avant même qu'on s'en fût aperçu et qu'il mourait en masse et tout soudain. Comme donc le fléau était insurmontable, au-dessus des ressources humaines, de nouveau alors la martyre, qui suffit libéralement à tout, prit en pitié et les bêtes qui périssaient et ceux qui les perdaient, et elle indiqua, à portée, le remède. Elle fait jaillir cette fontaine qui n'avait jamais existé auparavant, que nul ni de nous ni de nos ancêtres n'avait vue; et elle la fait jaillir non pas loin de nous, ni dans un pays étranger, mais au lieu même où est son sanctuaire. Il s'agit de la grotte située à l'ouest du temple, droit en face, et qui est un lieu plein de charme et d'agrément, où l'on a grand plaisir à déambuler ou à s'attarder, et à prier dans une extrême tranquillité, demandant à la martyre ce qu'on souhaite d'obtenir. Il est sûr du moins que nul n'entre dans le temple pour y prier sans courir aussitôt aussi à cette grotte, comme si c'était la chambre à coucher, le séjour intime de la vierge. D'aucuns disent même que c'est là qu'elle se tient le plus volontiers, car elle aime le calme et la solitude. Telle est en effet la caractéristique la plus propre des saints, de se plaire aux lieux solitaires et d'en faire leur résidence habituelle. De cette source donc si inopinément jaillit, la martyre répandit à profusion le remède pour toutes les bêtes malades. On pouvait voir désormais tout chemin, toute voie publique, qui de la plaine ou de la montagne regarde vers le sanctuaire et y mène, rempli de chevaux, mulets, bœufs, moutons, chèvres, ânes, voire de chiens et de porcs, qui tous se pressaient vers ce seul endroit, d'où jaillissaient alors remèdes et guérisons plus encore que simplement de l'eau. Quelle bête alors s'éloigna de l'eau, encore malade ? Bien plutôt, comme si elles avaient puisé de la santé plus que de l'eau, elles reprenaient force et bondissaient, courant chacune vers son champ et son étable, pleine de vigueur et retournant à ses travaux accoutumés.

22. Guérison à la fontaine du cheval de Mariano.

L'un des personnages marquants de la ville avait en ce temps-là, à ce qu'on raconte, un cheval malade et en très mauvais état – les épaules se contractaient vers l'arrière-train, le reste du corps était tiré en sens contraire, et, par un resserrement, comme on dit, des muscles, empêchait la marche en avant; pour mettre à l'épreuve la sainte plus que par foi, il envoya le cheval à cette fontaine, pour voir si elle serait capable de supprimer un si évident péril. Or la martyre, sans du tout ignorer qu'on la mettait à l'épreuve, renvoya le cheval bien vivant à Marianos. Nul n'ignore, je pense, que celui-ci raconta son intention secrète, et la guérison inattendue du cheval, et qu'il fut dans une admiration sans bornes devant la manière dont la martyre avait fait si rapidement pencher la balance.

23. Guérison d'un aveugle. Transition à une nouvelle section.

Le bruit s'est répandu aussi que l'un des grands et notables de Chypre, qui était privé de la vue, attiré par la réputation de cette eau, fit la traversée, usa du remède, et rentra à Chypre en possession de la vue.

Mais après cela, est-ce que les disciplines libérales ne vont pas nous accuser, et clamer à tous les maîtres en renom qu'elles seules ont été négligées par nous, alors qu'elles ne l'ont pas été par la martyre, mais que, bien au contraire, elles ont souvent obtenu des miracles pour les orateurs de talent et de distinction ? Eh bien donc, allons, disons à présent ce que nous avons appris : pour que ces disciplines aussi nous rendent grâces, comme ayant été jugées dignes elles aussi de trouver place dans le bienheureux chœur des miracles.

24. *Guérison du grammatiste Alypios.*

Olympios, le très célèbre grammatiste, avait pour père Alypios, qui était lui aussi grammatiste et professait jadis en ce pays. Cet Alypios tomba un jour en une grave maladie, qui faisait craindre la mort. Alors que les médecins désespéraient, que le mal était jugé désormais au-dessus de tout humain secours, qu'il ne restait plus nul espoir de vie, Alypios a recours au seul refuge de telles maladies, à la martyre. Il se rend au temple, et désormais ne fait plus dépendre que du salut de là-bas sa guérison. La martyre donc s'empresse – car elle chérit les bonnes lettres et la culture, elle se plaît toujours à la compagnie de ceux qui la louent plus éloquemment – elle veut délivrer notre homme du péril où il est. Elle l'en délivre ainsi. Elle le visite une nuit, et, selon son habitude avec les malades, s'étant montrée à lui sous son aspect réel, elle lui demande tout de go ce qu'il a et ce qu'il veut. Lui de répondre :

«Tu le sais. A quoi bon te dire ce qui t'est connu ?» (II, I, 365)

C'est un mot d'Homère. Mais Alypios le cita alors avec plus de justesse qu'Achille autrefois ne le dit à sa mère Thétis. Car il avait double fin : il recommandait lui-même son métier, et cette façon d'implorer la vierge était la plus belle et la mieux adaptée. La martyre donc sourit, charmée et de l'homme et du vers, pleine d'admiration pour une réponse si bien accordée; et, comme elle se trouvait avoir dans la main un caillou, qui paraissait être très joli, de couleurs variées, non indigne certes de la main qui le tenait, elle le tendit à Alypios et l'invita à le suspendre à son cou, comme capable de repousser la maladie et d'apporter le salut. Alypios le reçoit, et, tandis qu'il dormait encore, il lui semblait le tenir en la main et le serrer très fort, comme un gage de vie et de santé. Mais, une fois sorti du sommeil, il ouvre la main et ne trouve rien. Il crut alors avoir été trompé, et que le rêve n'était vraiment qu'un rêve. En sorte qu'à la maladie s'ajouta le chagrin. Car tout objet d'espoir est délectable, on est convaincu qu'il se produira. S'il ne se produit pas, il rend plus âcre la douleur, il pique et transperce l'âme du malheureux qui s'était livré à l'espoir. Cependant, dans le cas présent, tristesse et chagrin furent chassés par le fils Solymios. Celui-ci en effet, peu après, fit son apparition chez le père, et il tenait dans la main ce même caillou que la vierge avait tenu durant la vision nocturne et qu'elle avait donné au malade. Ne semble-t-il pas, en vérité, que le récit de ce miracle soit pure fiction et fable ? Mais si vous apprenez ce qui s'ensuivit, et comment cela eut lieu, vous mettrez fin, je pense, à un si détestable soupçon. Ce Solymios aimait tendrement son père et tout ensemble chérissait les études. Il consacrait donc une partie du jour à l'étude, une autre à son père. Toute la matinée, il était assidu aux bonnes lettres; l'après-midi venu, il montait vers son père, pour le visiter, lui donner ses soins, rendre tous les devoirs qu'il est juste qu'un fils rende à son père et qu'un père reçoive de son fils. Étant donc monté alors, le jour même qui suivit la nuit où la martyre était apparue, il trouve ce caillou sur la route. Ravi de sa beauté et de sa taille – car il avait été parfaitement roulé jusqu'à former une sphère bien proportionnée, au point de sembler fait au tour; et il était mêlé de veines blanches et pourpres qui s'entrelaçaient, ce qui en faisait un bijou créé spontanément par la nature et merveilleux – il le ramasse au sol, et, jouant avec lui tout en marchant, arrive ainsi chez son père. A peine eut-il paru près du lit, à peine le père eut-il aperçu le caillou qu'il tenait en main, qu'il reconnut le cadeau de la martyre. Il se saisit aussitôt du caillou, le tient embrassé, et sur le champ fut délivré de sa longue et pénible maladie. C'est que la martyre avait touché le caillou, et voilà pourquoi, à mon sens, il était une chose si belle et si gracieuse, voilà pourquoi aussi il se montra plus fort que la mort.

25 et 26. *Guérison de deux professeurs de rhétorique païens.*

25. Après le grammatiste, passons aux professeurs de rhétorique, je veux dire Isokasios et notre Arétarchos d'ici. Chacun d'eux, bien qu'incroyant, a été favorisé d'un miracle de la martyre, mais chacun d'eux est resté incroyant. La responsabilité pourtant incombe à qui décide, comme le dit quelque part l'admirable Platon, la martyre n'est pas responsable.

Isokasios, de grammaticien, était devenu professeur : mais s'il perdit son premier titre, il n'acquiesça pas le second. Comme il était tombé malade un jour, il fut d'abord à la ville bien connue d'Aegae en Cilicie. Puis, comme il arriva aux malades, il eut le désir d'un lieu tout à fait tranquille et il vint séjourner dans le temple de la martyre, situé un peu à l'écart de la ville, dans la pensée qu'il obtiendrait là surtout ce qu'il souhaitait. Comme il avait donc trouvé là une grande tranquillité, un jour qu'il avait dormi un peu, il obtint, en plus du calme, la guérison. Car, alors même qu'elle lui reprochait son incroyance, la martyre ne lui refusa pas son secours. Il entendit d'elle ce qu'il devait faire, il le fit, et il fut délivré de son mal. Cela, c'est l'admirable Eudokios qui me l'a rapporté et raconté, un homme des plus distingués et considérés, qui habite cette très belle ville de Tarse près d'ici, qui en est l'ornement, et qui ne met rien au-dessus de la vérité.

26. Quant à Arétarchos, un maître de rhétorique de chez nous, je ne saurais dire ce qui l'emporte en lui, de la sottise ou de l'incroyance. L'une et l'autre, de fait, fleurissent et prospèrent si bien en lui qu'on a peine à discerner laquelle des deux a le dessus; il n'en a pas moins la réputation de maître de rhétorique. Cet Arétarchos fut un jour affligé d'une très grave maladie des reins, au point que l'extrême souffrance lui faisait souvent espérer la mort et que même il la désirait passionnément à cause de l'excès de ses tourments. Cependant il obtint de la martyre assistance et salut. Elle lui dit que le remède très certain de son mal ne serait rien d'autre que l'huile qui brûle la nuit dans la lampe qui éclaire continuellement sa tombe. Il demanda donc de cette huile, et après s'en être enduit et frotté au lieu même où il souffrait, il obtint la guérison. Cependant il ne quitta pas son impiété. Car, bien qu'il fût assez perspicace et réfléchi pour reconnaître ouvertement celle qui lui avait fourni le remède, c'est à un autre qu'il référa la grâce du traitement: «C'est Sarpédonios, disait-il, qui m'a ordonné de le lui demander et de le prendre.» Et après cela, ô le plus docte et le plus sensé des sophistes, toi qui répands sur nous le parfum de Gorgias lui-même, le dieu qui te renvoie à un autre ne t'eût-il pas fourni lui-même, s'il l'eût pu, le remède, mais toi son suppliant, son thiasote, et, comme tu disais toi-même, son myste et son amant, il t'expédiait à une autre personne, et cela bien qu'elle fût son ennemie ? Or c'était là la preuve flagrante, et qu'il confessait son impuissance, et qu'il proclamait la force de la martyre, et qu'il enseignait clairement à tous que lui manquaient désormais et l'art, et le pouvoir, et le talent qu'en vérité il n'avait jamais eus, mais que c'est la vierge à présent qui peut de grandes choses et qui guérit tout le monde. Car cet excellent Sarpédonios n'eût pas été stupide – à moins qu'il ne faille le dire sage à ta manière – au point de ne pouvoir même cacher son impuissance, ou je ne sais s'il ne faut dire son impuissance. Bien au contraire, il la livre par toi à la risée publique, par toi le brillant, le merveilleux orateur. Plût au ciel, pourtant, que tu eusses été aussi guéri quant à l'âme par la martyre, quand bien même cela aussi, tu l'eusses rapporté à Sarpédon, ou à Apollon, ou à qui que ce soit des démons qui te soit cher. La guérison de l'âme, nous la porterions au compte du pouvoir de la martyre, ta référence de la chose à Sarpédon, cette fois encore, au compte de ta sottise. Ceci n'aurait pas grand poids à nos yeux, pourvu seulement que ta conversion nous fût acquise.

27. Comment Thècle assiste Basile quand il doit parler en public.

Voici d'autre part à quel point la martyre aime l'art oratoire, à quel point elle se plaît aux discours d'éloge tels que les miens. Je veux dire un des miracles qui se sont produits pour moi et en ma faveur, un miracle dont la martyre même qui m'en a favorisé sait bien qu'il a eu lieu et que je ne mens pas.

C'était le temps de sa panégyrie annuelle et je m'étais préparé moi aussi pour un petit sermon en l'honneur de la fête, non pour rien dire de mémorable et qui fût digne d'elle, mais pour m'attirer quelque marque de bienveillance de la part de la martyre, puisqu'elle récompense magnifiquement les moindres honneurs qu'on lui rend. Il ne restait plus qu'un jour avant que je parlasse et produisisse mon discours, quand un mal me frappa à l'oreille, très pénible et douloureux, tel que toute l'oreille s'était distendue, qu'elle était secouée de spasmes cruels par suite des mouvements internes, qu'un flatul violent se créait de force un chemin jusqu'à la concavité du crâne, et qu'il en résultait dans ma tête de grands bourdonnements. En sorte que je désespérai entièrement de parler, et m'attendais même à une aggravation du mal. Déjà aussi, de quelque manière, j'étais pris de honte, de ce que, moi qui, aux yeux de la foule, avais réputation d'éloquence, j'eusse abandonné le poste à l'instant même où il s'agissait de montrer mon talent. Tout cela pourtant, la martyre l'empêcha. Elle vint à moi la nuit, me prit l'oreille, la secoua, et, par la décharge d'un peu de pus, dissipa entièrement la douleur. Quand en effet ce pus eut été expulsé des conduits tortueux et, pour ainsi dire, de l'adyton de la tête, je fis mon apparition – aucun en effet des prédicateurs ordinaires n'était encore là – et montai au pupitre : on nomme

ainsi le lieu où les orateurs s'exhibent, c'est l'ambon ou l'*akroatériorion*. Je fis alors un court sermon, et la martyre me prêta si bien la main, ajouta si bien de la grâce à mes paroles, que je semblai même être de quelque importance, et avoir parlé modérément bien, et avoir remporté le plus vif succès d'admiration sans qu'il y eût eu pourtant rien d'admirable dans ce que j'avais dit. Et quand j'eus été jugé digne de participer au synode des évêques, d'être inscrit sur la liste des docteurs et pontifes, la sainte m'assista très souvent; elle me tendait en tout cas, m'apparaissant la nuit, un livre ou un document, et cela me semblait de toute façon le signe, comme ce l'était en vérité, qu'elle donnait la plus forte approbation à mes doctrines. Pourquoi d'ailleurs elle agissait ainsi dans ses apparitions, faut-il m'étendre là-dessus ? Le résultat du moins fut de nouveau tout à fait clair.

Mais voici un autre fait que je dois mentionner, c'est tout juste si de quelque manière il m'est revenu à la mémoire.

28. Comment Callisté recouvre et sa beauté et l'amour de son mari.

Callisté était noble dame et d'une majestueuse contenance. Mais elle était unie à un mari volage, qui se laissait fasciner par les filles de joie, et, non content du commerce légitime avec sa femme, se livrait sans mesure à ces plaisirs vulgaires. De cette Callisté donc, l'une des femmes de théâtre, qui vivait dans la débauche avec le mari, avait, par un poison, ruiné la beauté et défiguré le charmant visage : ainsi, pensait-elle, Callisté ne servirait plus aux plaisirs du mari, mais c'est elle-même qui la remplacerait au lit et qui, bars de toute convenance, coucherait avec l'homme. Après cet accident, désormais sans commerce avec l'époux, car la hideur de son aspect était bien propre à la faire haïr de Papios – tel était le nom de l'époux –, Callisté a recours à la martyre. Elle lui expose et son infortune et la méchanceté de l'hétaïre, et elle la supplie de lui accorder quelque remède, en sorte qu'elle rentre en possession de sa beauté et de la faveur de son mari. La martyre entendit ces plaintes : ce malheur l'avait fortement émue de pitié, car la femme avait mêlé à ses paroles des flots de larmes, et la prière n'est jamais si bien assaisonnée que par un débordement de pleurs, qui ruisselle du fond même de l'âme. Aussitôt elle indique et prescrit le remède : «Achète, dit-elle, de ce savon qu'on vend à la porte de mon temple, imprègne-le de vin et lave-t-en la face; aussitôt la laideur s'en ira.» Sur l'heure Callisté obéit; sur l'heure aussi, ayant fait disparaître de son visage la tare qui la défigurait, elle sépara du même coup l'époux de l'hétaïre, qui était bien pire tare. Car avec le savon, comme on dit, tomba aussi ce qui causait l'ulcère. Et ainsi, tout à la fois, Callisté redevint très belle (*Kallisté*) et elle plut de nouveau à son époux.

29. Thècle révèle un vol commis en son temple.

Mais ne manquons pas de mentionner une autre femme, bien qu'elle ait été pauvre et du commun. Une certaine Bassiané, qui s'était un jour querellée avec les siens, prit en secret quelques bijoux d'or qui lui appartenaient, de pauvres bijoux, de ceux que précisément une fileuse saurait avoir – c'étaient des bagues et de petits colliers – et vint s'établir au temple, où elle passait tout son temps, car elle était irritée contre ses proches. Elle avait pour compagne à ce moment-là une jeune fille, qui d'ailleurs ne tenait pas grand compte de la conduite scrupuleuse et réservée appropriée aux vierges. Un jour qu'elle trouva Bassiané tout juste alors dormant ou absente, elle lui déroba ses bijoux et s'en alla. La femme se réveille, et ne trouvant plus les bijoux qu'elle avait il n'y a qu'un instant, elle se met à étourdir la martyre de supplications bruyantes et de plaintes, criant que ces bijoux avaient été confiés à sa garde, et qu'elle les a perdus ou refuse de les rendre. Mais la martyre eut pitié aussi de cette femme, et, comme elle avait pris en haine la vie désordonnée de la jeune fille, elle révèle son vol. C'est par là surtout qu'elle la châta, en manifestant sa faute et à celle qui avait fait la perte et à tous ceux qui se trouvaient dans le temple. Dès lors, ouvertement convaincue du crime, la jeune fille rendit à Bassiané les bijoux d'or, et elle vécut désormais corrigée, en sorte que sa faute en vint à être oubliée et qu'elle recouvra la faveur de la martyre.

30. Basile interrompt brusquement le récit.

Pour mentionner aussi ce qui s'est produit tout récemment, racontons-le comme dernier des miracles. Mais au vrai ni ce n'est le dernier, ni il n'est à craindre qu'il y ait jamais un dernier miracle de la martyre. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, toujours aussi seront jaillissant

ces miracles, toujours bouillonnant, toujours prospérant, toujours apportant de toute manière la guérison. Il faut donc dire ce miracle aussi, comment une de ces dames des plus distinguées et bien nées, du nom de Dosithéa – Mais en voilà assez ! A quoi bon ajouter quelques gouttes à l'infinité de l'Océan ? Et même si je voulais ne dire plus de miracles, je ne saurais en trouver le moyen. De fait, même ces miracles-ci, c'est à grand-peine que je les ai rassemblés, courant en tous sens de-ci de-là, les recueillant et les colligeant, m'en faisant une collection comme si je les tirais de l'abîme, pour ainsi dire, de la longue durée du temps et de l'oubli, tout de même que rassemblent ces pierres précieuses tant vantées ceux qui en font commerce. En outre, ceux qui resteraient à dire ne sont pas un petit nombre, ils ne sont pas même quelque chose qui dépasse tout grand nombre concevable, ils ne sont pas, d'un mot, nombrables – et d'ailleurs il ne m'a pas été possible de naître muni d'ailes ou d'une force adamantine, et de traverser terres et mers, de manière à recueillir les miracles dans chaque cité et pays, ou chaque village, ou chaque maison. – De fait, ni cette collection ne saurait m'avoir été possible, ni il n'eût été à ma portée de tout mettre par écrit, ni ma vie ne serait assez longue pour suffire à une telle infinité de miracles. Arrêtons donc ici, comme j'ai dit, mon discours à ce sujet, pour que je ne paraisse pas non plus poursuivre choses vaines et inaccessibles.

Néanmoins, avant de me taire là-dessus, je veux encore ajouter ceci, que la martyre a fait publiquement connaître beaucoup d'hommes qui se sont élevés dans leur vie jusqu'au sommet de la vertu, et qu'elle a exercé à l'ascèse beaucoup de femmes qui s'étaient engagées dans cette voie avec un zèle égal. Ainsi par exemple, tout d'abord, ce fameux Paul, Égyptien de naissance et surnommé l'Égyptien, qui, par son genre de vie, allait de pair avec ces héros de vertu, ces hommes célestes, Élie et Jean. Ainsi ce fameux Samos, qui dépassait à la course le très grand Élisée et les saints qui l'ont imité. De fait, bien que Samos habitât notre ville, il était plus assidu au temple que ceux-là même qui séjournent au martyrium. Deux fois chaque jour il montait là-haut en psalmodiant, et rien ne pouvait l'en empêcher, «ni feu ni grêle ni neige ni glace ou vent souillant en tempête» comme dit quelque part l'admirable David (Ps 148,8). Ainsi Dexianos, qui, «tout mortel qu'il était, n'en savait pas moins tenir tête à des coursiers immortels» (Il. XVI, 154). Car, bien qu'il fût un personnage en vue et vécût de la manière qui convient à un homme public, il ne s'écartait absolument pas de la vertu des hommes plus haut nommés; bien au contraire, comme il était plongé dans le Christ, il se livrait aux mêmes pratiques que les précédents. Ainsi encore Carlérius, Jean, Philippe, qui, s'étant établis tour à tour dans le même monastère, y rivalisèrent entre eux et avec les anciens, et y brillèrent par une conduite plus exacte qu'une balance. Ce susdit Jean, même le trône épiscopal, objet de tant de convoitises, ne lui fit pas abandonner les coutumes de la vie ascétique; cela, il est loisible à tous de le constater, dès là qu'ils le voient gouverner aujourd'hui encore sa vie selon la même règle d'ascèse qui était la sienne auparavant. Et parmi les femmes, à leur tour, Marthana, Xénarchis, l'illustre Dionysia, Suzanne, Théodule, toutes les autres que je n'ai pas loisir d'énumérer, à moins que je ne veuille moi aussi, à l'exemple d'Hésiode, dresser la liste des femmes les plus remarquables à l'heure présente. De tous ces hommes ou femmes que j'ai énumérés, le genre de vie, les mœurs, la conduite conforme à Dieu sont des miracles de la martyre, et des miracles bien supérieurs à ceux que j'ai narrés. Que dire de plus grand en effet, touchant ces miracles, que de montrer qu'un si vaste chœur de moines et de nonnes est venu, sous la règle de la martyre, ou obéir ou commander en ses monastères, tous ascètes desquelles ou desquels le monde entier ne saurait offrir l'équivalent ?

31. Comment Xénarchis a appris à lire.

Mais ceci encore, qui, à l'instant même, m'est revenu à la mémoire, il est juste que je ne vous le tienne pas caché. Cette Xénarchis plus haut nommée, bien qu'elle eût été mariée et eût vécu avec son époux, monta à une telle cime de vertu et, malgré l'état de mariage, fut si agréable à notre vierge qu'il lui arriva, à ce qu'on dit, l'aventure que voici. Une personne pieuse un jour, homme ou femme, je ne saurais dire, lui fait présent d'un livre qu'elle tenait en mains. C'était l'Évangile. Elle le reçut avec un plaisir extrême, mais, dit-on, déclara avec un léger sourire : «C'est un divin présent, merveilleux, beaucoup trop beau pour moi, il n'en saurait y avoir de pareil sur la terre. Mais qu'en ferais-je, moi qui ne sais pas même les rudiments des lettres ?» Cependant, tandis qu'elle parlait, elle ouvre le livre (101) ...